

fait lire, de M. l'abbé de Pradt, des lignes nouvelles qui sont certainement très-belles dans leur diction; mais qui sont bien plus belles encore par leur justesse et leur vérité. Je ne puis me refuser à les transcrire ici; elles seront une compensation de celles qui précèdent.

Une déclaration des souverains, émanée de Laybach, qualifiant avec réprobation Napoléon de représentant de la révolution, M. l'archevêque de Malines s'exprime ainsi :

« Il est trop tard pour insulter Napoléon quand il est sans armes, lorsque pendant tant d'années on a fléchi devant lui, quand à son tour il en avait...
 » Des mains armées doivent respecter les mains désarmées, et la gloire du vainqueur se compose en partie d'égards pour les captifs, surtout quand ce n'est pas sous le génie, mais sous le nombre, qu'on a succombé. Il est trop tard d'appeler Napoléon révolutionnaire, après l'avoir appelé long-temps restaurateur de l'ordre en France, et par elle en Europe; il est trop tard pour lui lancer un trait flétrissant, après lui avoir tendu la main comme ami, donné sa

» foi comme allié, et cherché des appuis pour un trône ébranlé, en mêlant son sang avec le sien. »

Plus loin il dit :

« *Lui, Représentant de la révolution?*

» Elle rompt les liens de la France avec Rome, il les renoue.

» Elle a abattu et fermé les temples, il les relève.

» Elle a fait deux clergés ennemis, il les rappelle à l'amitié.

» Elle a profané Saint-Denis, il le purifie et offre des expiations aux cendres des Rois.

» Elle a abattu le trône, il le relève et le rehausse.

» Elle a éloigné de leur patrie les hautes classes de la France; il leur en ouvre les portes avec celles de son palais, quoiqu'il les connaisse pour ses irréconciliables ennemies, et pour la plupart ennemies des services publics; il les incorpore de nouveau avec la société dont elles avaient été si violemment séparées.

» C'est le *Représentant d'une révolution*, à laquelle on attache la note d'anti-sociale, qui a fait venir de Rome le chef de l'Eglise pour verser

» sur son front l'huile qui consacre les
» diadèmes?

» C'est le *Représentant d'une révolution*, qu'on déclare ennemie des Rois,
» celui qui en a rempli l'Allemagne, qui
» a fait passer les princes à des rangs
» supérieurs à ceux qu'ils occupaient,
» qui a refait la haute-royauté, et recréé
» un modèle effacé.

» C'est le *Représentant d'une révolution*, qu'on veut faire passer pour un
» principe d'anarchie, celui qui, nouveau
» Justitien, a fait rédiger, au milieu du
» tumulte des armes, des embûches de
» la politique extérieure, tous ces Codes
» qui sont ce qu'il y a encore de moins
» défectueux dans la législation humaine,
» et de la main duquel est sortie cette
» machine de gouvernement, la plus
» vigoureuse qui existe sur la terre.

» C'est le *Représentant d'une révolution*, accusée vulgairement d'avoir tout
» détruit, celui qui a refait les univer-
» sités, les écoles, qui a couvert son
» empire de chefs-d'œuvre des arts;
» c'est l'auteur des travaux les plus vas-
» tes, les plus hardis qui aient étonné
» et honoré l'esprit humain; c'est en
» présence des Alpes aplanies à sa voix;

» des mers domptées à Cherbourg, à
» Flessingue, au Helder, à Anvers; des
» fleuves docilement courbés sous le
» poids des ponts d'Iéna, de Sèvres, de
» Bordeaux, de Turin; des canaux liant
» les mers entre elles, dans un cours
» indomptable pour le souverain des
» mers; enfin, c'est en présence de
» Paris, métamorphosé par lui, qu'on
» le dit un agent général de destruction!
» Celui qui a tout refait, *représente ce*
» qui a tout détruit! Encore une fois, à
» quels hommes privés de discernement
» croit-on donc parler! etc., etc.»

Dimanche 17.

Ma situation matérielle adoucie. — Mon lit
changé, etc.

L'Empereur m'a fait demander à
deux heures; il commençait sa toilette.
En me voyant il m'a trouvé pâle; je lui
ai dit que cela pouvait venir de l'atmosphère
de ma chambre, dont le voisinage
de la cuisine faisait une véritable étuve,
souvent remplie de fumée. Il a voulu
alors que je m'emparasse tout à fait du
cabinet topographique pour y travailler
le jour, et y coucher la nuit, dans le
lit même que l'Amiral lui avait fait pré-

parer, et dont il n'avait pas voulu faire usage, préférant son lit de campagne habituel. En finissant sa toilette et choisissant parmi deux ou trois tabatières qu'il avait sous la main, il en a donné une assez brusquement à son valet de chambre (Marchand). « Serrez cela, » a-t-il dit, je la retrouve toujours sous mes yeux; elle me fait mal. » Je ne saurais dire ce que c'était; je présume toutefois qu'il s'agissait d'un portrait du Roi de Rome.

L'Empereur est sorti, je l'ai suivi; il a fait le tour de la maison et a voulu entrer dans ma chambre. Touchant un miroir de toilette, il m'a demandé si c'était celui qu'il m'avait donné. Puis, portant la main à la muraille que chauffe la cuisine, il m'a répété que je ne pouvais pas demeurer là; qu'il voulait absolument que je couchasse désormais dans son lit du cabinet topographique, ajoutant la parole charmante que c'était le *lit d'un ami*.

Nous nous sommes dirigés ensuite vers une mauvaise ferme qui était en vue. Sur notre chemin se trouvait le casernement des Chinois: ce sont des hommes de main-d'œuvre, des labou-

reurs, etc., que les bâtimens anglais enrôlent à Macao, qui restent dans l'île au service de la compagnie un certain nombre d'années, et s'en retournent après avoir recueilli un petit pécule, à la manière de nos Auvergnats. L'Empereur a voulu leur faire beaucoup de questions, mais nous n'avons jamais pu nous entendre.

Nous avons voulu ensuite entrer dans ce qu'on appelle la ferme de Longwood. L'expression avait séduit l'Empereur; il croyait trouver ces belles fermes de Flandres ou d'Angleterre; ce n'était que la fange de nos plus sales métairies. De là nous sommes descendus au jardin de la compagnie, formé dans la rigole des deux ravins opposés. L'Empereur a fait venir le jardinier et celui qui surveille le bétail de la compagnie et commande les Chinois; il leur a fait, à chacun, une foule de questions relatives à leurs emplois. Il est rentré très-fatigué de sa course à pied: nous avons pourtant à peine fait un mille; mais c'était sa première excursion.

Avant dîner, l'Empereur m'a fait appeler, ainsi que mon fils, pour notre travail accoutumé. Il m'appelait pares-

seux, et me faisait observer que mon fils en riait sous cape. Il m'en a demandé la raison; j'ai répondu que c'était sans doute parce que Sa Majesté le vengeait. « Ah! j'entends, a-t-il dit en riant, je suis ici le grand-père. »

Lundi 18. — Mardi 19.

Habitudes et heures de l'Empereur. — Son style aux deux Impératrices. — Détails. — Maximes de l'Empereur sur la police. — Police secrète des lettres. — Détails curieux. — L'Empereur pour un gouvernement fixe et modéré.

Peu à peu nos heures et nos habitudes se régularisèrent et s'établirent. L'Empereur déjeûnait vers les dix heures dans sa chambre, sur un guéridon, parfois il appelait l'un de nous. A la table de service nous déjeûnions à peu près à la même heure; l'Empereur, pour notre agrément particulier, nous avait laissés libres d'en faire les honneurs et d'y inviter qui bon nous semblerait.

Il n'y avait pas encore d'heures fixes pour la promenade; la chaleur était très-forte dans le jour, l'humidité prompte et grande vers le soir. On annonçait

depuis long-temps des chevaux de selle et de voiture venant du cap de Bonne-Espérance; mais ils n'arrivaient point. L'Empereur travaillait dans la journée avec plusieurs de nous; il me réservait d'ordinaire pour le temps qui précédait le dîner, lequel n'était guères servi que sur les huit ou neuf heures. Il me faisait donc venir sur les cinq ou six heures avec mon fils; je n'écrivais ni ne lisais plus, à cause de l'état de mes yeux; mon fils était venu à bout de me remplacer; c'était lui qui écrivait ce que l'Empereur dictait; je n'étais plus là que pour l'aider à se retrouver plus tard dans son griffonnage, ce à quoi je m'étais habitué de manière à pouvoir reproduire, presque littéralement et dans leur entier, toutes les paroles de l'Empereur.

La campagne d'Italie était finie, nous la repassions en entier; l'Empereur corrigeait ou dictait de nouveau. On dînait, ainsi que je viens de le dire, de huit à neuf heures; la table était mise dans la première pièce en entrant; M^{me} de Montholon était à la droite de l'Empereur, j'étais à sa gauche; MM. de Montholon, Gourgaud et mon fils étaient

dans les parties opposées. La salle avait encore de l'odeur, surtout quand le temps était humide; et quelque peu qu'il y en eût, c'était encore assez pour incommoder l'Empereur; aussi nous n'étions pas dix minutes à table. On préparait le dessert dans la pièce voisine, qui était le salon; nous allions nous y remettre à table, on y servait le café; la conversation se prolongeait, on lisait quelques scènes de Molière, de Racine, de Voltaire; nous regrettions chaque fois de n'avoir pas Corneille. De là on passait à une table de reversi; c'était le jeu de l'Empereur au temps de sa jeunesse, disait-il. Ce ressouvenir lui était agréable; il pensait qu'il pouvait s'en amuser long-temps; il ne tarda pas à se détromper; du reste, nous le jouions avec toutes ses variantes, ce qui amenait beaucoup de mouvement; j'ai vu jusqu'à 15 ou 18,000 fiches de remises. L'Empereur essayait presque à chaque coup de faire le reversi, c'est-à-dire de faire toutes les levées, ce qui est assez difficile, et cela lui réussissait néanmoins souvent: le caractère perce toujours et partout! On se retirait de dix à onze heures.

Aujourd'hui dix-neuf, quand j'aborde l'Empereur, il me donne à lui traduire un libelle qui lui était tombé sous la main. A travers mille inepties, nous arrivons à des lettres privées qu'il adressait à l'Impératrice Joséphine, sous la forme solennelle de *Madame et chère épouse*. Ensuite c'était une combinaison d'espions et d'agens, à l'aide desquels l'Empereur lisait dans l'intérieur de toutes les familles en France, et perçait dans l'obscurité de tous les cabinets de l'Europe. L'Empereur n'a pas voulu aller plus loin, et m'a fait jeter le livre, en me disant: « C'est par trop bête! »

Le fait est que Napoléon, dans ses relations privées, n'a jamais cessé d'écrire très-bourgeoisement *tu* à l'Impératrice Joséphine, et *ma bonne petite Louise* à Marie-Louise.

La première fois que j'ai vu de l'écriture suivie de l'Empereur, c'est à Saint-Cloud, après la bataille de Friedland, entre les mains de l'Impératrice Joséphine, qui se plaisait à nous la faire déchiffrer comme des espèces d'héroglyphes. Elle portait: « Mes enfans viennent d'illustrer encore une fois ma carrière; la journée de Friedland

» s'inscrira dans l'histoire à côté de celles
 » de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. Tu
 » feras tirer le canon; Cambacérès fera
 » publier le bulletin.... » Plus tard la
 même faveur me procura la vue de la
 même écriture, lors du traité de Tilsit.
 Elle disait : « La reine de Prusse est
 » réellement charmante; elle est pleine
 » de coquetterie pour moi; mais n'en
 » sois pas jalouse; je suis une toile cirée
 » sur laquelle tout cela ne fait que glis-
 » ser. Il m'en coûterait trop cher pour
 » faire le galant. »

A ce sujet on racontait alors parmi
 nous, dans le salon de Joséphine, que
 la reine de Prusse tenant à sa main une
 fort belle rose, l'Empereur la lui avait
 demandée, la Reine avait d'abord hésité
 quelques instans, disait-on, puis elle
 l'avait donnée en disant : « Pourquoi
 » faut-il que je vous donne si facilement,
 » vous qui demeurez inflexible sur tout
 » ce que je vous demande? » Faisant allu-
 sion à la place de Magdebourg, qu'elle
 avait ardemment sollicitée. Circonstance
 du reste tant soi peu variée, ainsi qu'on
 pourra s'en convaincre plus tard par le
 récit même de Napoléon qu'on trouvera
 par la suite.

Telle était pourtant la nature des rap-
 ports privés, que des ouvrages anglais
 d'un certain mérite, ont défigurés au
 point de démontrer l'Empereur comme
 un tyran farouche, insolent et brutal;
 prêt à faire violence, à l'aide de ses ma-
 melouks, à cette belle Reine, sous les
 yeux mêmes de son mari malheureux.

Mais voici précisément, sur le même
 sujet et de la même époque, une lettre
 authentique, dont je n'ai eu connais-
 sance que depuis peu, et qui achèvera
 de donner une idée juste du style de
 Napoléon vis-à-vis de Joséphine, en
 même temps qu'elle fera connaître des
 formes aimables, et surtout une sensi-
 bilité et une galanterie domestiques
 qu'amis et ennemis étaient assurément
 bien loin de soupçonner alors en celui
 que, par toute l'Europe, la calomnie
 et le mensonge étaient venu à bout de
 faire passer pour le plus dur, le plus
 brutal, le plus insensible des hommes.
 Cette lettre de Napoléon est une réponse
 à des observations que lui adressait José-
 phine sur le bulletin de la grande armée,
 qui s'exprimait avec trop peu de ména-
 gement sur la reine de Prusse.

« J'ai reçu la lettre où tu me parais

» fâchée du mal que je dis des femmes.
 » Il est vrai que je hais les femmes intri-
 » gantes au-delà de tout; je suis accou-
 » tumé à des femmes bonnes, douces et
 » conciliantes : ce sont celles que j'aime.
 » Si elles m'ont gâté ce n'est pas ma faute,
 » mais la tienne. Au reste, tu verras que
 » j'ai été fort bon pour une qui s'est
 » montrée sensible et bonne, M^{me} d'Hatz-
 » feld. Lorsque je lui montrai la lettre
 » de son mari, elle me dit en sanglotant,
 » avec une profonde sensibilité et naïve-
 » ment : c'est bien là son écriture. Son
 » accent allait à l'âme, elle me fit peine,
 » je lui dis : *Eh bien, Madame, jetez*
 » *cette lettre au feu, je ne serai plus assez*
 » *puissant pour faire condamner votremari.*
 » Elle brûla la lettre, et me parut bien
 » heureuse; son mari est depuis tran-
 » quille, deux heures plus tard il était
 » perdu. Tu vois donc que j'aime les
 » femmes bonnes, naïves et douces;
 » mais c'est que celles-là seules te res-
 » semblent, etc., etc. »

» 6 novembre 1806, à neuf heures du soir. »

Quant à ce grand échafaudage de po-
 lice et d'espionnage dont parlait le mau-
 vais livre que nous venons de parcourir,

échafaudage qui a fait tant de bruit dans
 le monde à la même époque; quel Etat
 du continent peut se vanter d'en avoir
 eu moins que le gouvernement français?
 Et cependant quel terrain pouvait en
 demander plus que la France! Quelles
 circonstances le commandaient plus im-
 périusement! Tous les pamphlets de
 l'Europe se sont dirigés sur ce point,
 pour rendre odieux chez autrui ce qu'ils
 cherchaient par là à cacher d'autant plus
 chez eux. Toutefois, ces mesures, si né-
 cessaires en principe, avilissantes sans
 doute dans leurs détails, n'ont jamais
 été traitées que fort en grand par l'Em-
 pereur, et toujours d'après sa maxime
 constante, qu'il n'y a que ce qui est
 indispensable qui doit être fait. Je l'ai
 souvent entendu, au Conseil d'Etat, se
 faire rendre compte de ces objets,
 les traiter avec une sollicitude particu-
 lière, les corriger, chercher à en prévenir
 les inconvéniens, créer des commissions
 de son conseil pour aller visiter les
 prisons, et lui faire des rapports directs.
 Employé moi-même dans une mission
 de cette nature, j'ai pu me convaincre,
 en effet, de tous les abus, de toutes les
 vexations des subalternes; mais aussi de

toute l'inclination et de l'extrême désir du Souverain de les réprimer.

L'Empereur voulut même, disait-il, chercher à relever, aux yeux des peuples, cette branche d'administration que flétrissaient en quelque sorte les préjugés et l'opinion, en la confiant à quelqu'un dont le caractère et la moralité seraient sans reproches. Il fit appeler, en 1810, à Fontainebleau, un de ses conseillers d'Etats. Celui-ci avait été émigré, ou à peu près. Sa famille, sa première éducation, ses premières opinions, tout eût pu le rendre suspect à quelqu'un de plus défiant que l'Empereur. Dans le cours de la conversation, il lui demanda : « Si le comte de Lille » se découvrait maintenant à Paris, et » que vous fussiez chargé de la police, » le feriez-vous arrêter? — Oui, sans » doute, répondit le conseiller d'Etat, » parce qu'il aurait rompu son ban, et » qu'il y serait en opposition à toutes les » lois existantes. » Et l'Empereur continuant à poser des questions auxquelles il fut répondu à sa satisfaction, il termina, disant : « Et! bien, retournez à » Paris, je vous y fais mon préfet de » Police. »

Quant au secret des lettres sous le gouvernement de Napoléon, quoiqu'on en ait dit dans le public, on en lisait très-peu à la poste, assurait l'Empereur : celles qu'on rendait aux particuliers, ouvertes ou recachetées, n'avaient pas été lues la plupart du temps; jamais on n'en eût fini. Ce moyen était employé, bien plus pour prévenir les correspondances dangereuses, que pour les découvrir. Les lettres réellement lues n'en conservait aucune trace; les précautions étaient des plus complètes. Il existait depuis Louis XIV, disait l'Empereur, un bureau de *police politique* pour découvrir les relations avec l'étranger. Depuis ce souverain, les mêmes familles en étaient demeurées en possession; les individus et leurs fonctions étaient inconnus; c'était un véritable emploi. Leur éducation s'était achevée à grands frais dans les diverses capitales de l'Europe; ils avaient leur morale particulière, et se prêtaient avec répugnance à l'examen des lettres de l'intérieur : c'était pourtant eux qui l'exerçaient. Dès que quelqu'un se trouvait couché sur la liste de cette importante surveillance, ses armes, son cachet étaient aussitôt gravés par le

bureau, si bien que ses lettres, après avoir été lues, parvenaient néanmoins intactes, et sans aucun indice de soupçon, à leur adresse. Ces circonstances, les graves inconvéniens qu'elles pouvaient amener, les grands résultats qu'elles pouvaient produire, faisaient la principale importance du directeur-général des postes, et commandaient dans sa personne beaucoup de prudence, de sagesse et de sagacité.

L'Empereur a donné à ce sujet de grandes louanges à M. Lavalette; il n'était nullement partisan, du reste, de cette mesure, disait-il; car, quant aux lumières diplomatiques qu'elle pouvait procurer, il ne pensait pas qu'elles pussent répondre aux dépenses qu'elles occasionnaient: ce bureau coûtait six cent mille francs. Et quant à la surveillance exercée sur les lettres des citoyens, il croyait qu'elle pouvait causer plus de mal que de bien. « Rarement, disait-il, les » conspirations se traitent par cette voie; » et quant aux opinions individuelles » obtenues par les correspondances épistolaires, elles peuvent devenir plus » funestes qu'utiles au prince, surtout » avec notre caractère. De qui ne nous

» plaignons-nous pas avec notre expansion et notre mobilité nationales? Tel » que j'aurai maltraité à mon lever, ob- » servait-il, écrira dans le jour que je » suis un tyran: il m'aura comblé de » louanges la veille, et le lendemain, » peut-être, il sera prêt à donner sa vie » pour moi. La violation du secret des » lettres peut donc faire perdre au prince » ses meilleurs amis, en lui inspirant à » tort de la méfiance et des préventions; » d'autant plus que les ennemis capables » d'être dangereux sont toujours assez » rusés pour ne pas s'exposer à ce danger. Il est tel de mes ministres dont je » n'ai jamais pu surprendre une lettre. »

Je crois avoir déjà dit qu'au retour de l'île d'Elbe, on a trouvé, aux Tuileries, une foule de pétitions et de pièces où Napoléon se trouvait fort indécemment mentionné: il les fit brûler. « Elles » eussent formé un recueil bien abject, » disait l'Empereur. J'eus un moment » l'idée d'en insérer quelques-unes dans » le Moniteur; elles auraient dégradé » quelques individus, mais n'eussent » rien appris sur le cœur humain: les » hommes sont toujours les mêmes! »

L'Empereur, du reste, était loin de

connaître tout ce que la police exécutait en son nom sur les écrits et sur les individus : il n'en avait ni le temps ni les moyens. Aussi tous les jours apprend-il de nous, ou par des pamphlets qui lui tombent sous la main, des arrestations d'individus ou des suppressions d'ouvrages qui sont tout à fait neuves pour lui.

En parlant des ouvrages cartonnés ou défendus par la police, sous son règne, l'Empereur disait que n'ayant rien à faire à l'île d'Elbe, il s'y était amusé à parcourir quelques-uns de ces ouvrages, et souvent il ne concevait pas les motifs que la police avait eus, dans la plupart des prohibitions qu'elle avait ordonnées.

De là il est passé à discuter la liberté ou la limitation de la presse. C'est selon lui une question interminable et qui n'admet point de demi-mesure. Ce n'est pas le principe en lui-même, dit-il, qui apporte la grande difficulté; mais bien les circonstances sur lesquelles on aura à faire l'application de ce principe pris dans le sens abstrait. L'Empereur serait même par nature, disait-il, pour la liberté illimitée.

C'est sous ce même point de vue, et avec les mêmes raisonnemens, que je

l'ai vu constamment traiter ici toutes les grandes questions; aussi Napoléon a-t-il vraiment été et doit-il demeurer, avec le temps, le type, l'étendart et le prince des idées libérales: elles sont dans son cœur, dans ses principes, dans sa logique. Si parfois ses actions semblent s'en être écartées, c'est que les circonstances l'ont impérieusement maîtrisé. En voici une preuve que j'acquis dans le temps, et que je n'appréciais pas alors autant qu'aujourd'hui.

Causant à l'écart dans un de ces cercles du soir aux Tuileries, avec trois ou quatre personnes de la Cour groupées autour de lui, ainsi que cela arrivait souvent, il termina une grande question politique par ces paroles remarquables: « Car moi » aussi je suis foncièrement et naturellement pour un gouvernement fixe et » modéré. » Et comme la figure d'un des interlocuteurs lui exprimait quelque surprise. « Vous ne le croyez pas, continua-t-il: pourquoi? Est-ce parce que » ma marche ne semble point d'accord » avec mes paroles? Mais, mon cher, » que vous connaîtriez peu les choses et » les hommes! la nécessité du moment » n'est-elle donc rien à vos yeux? Je

» n'aurais qu'à relâcher les rênes, et
 » vous verriez un beau tapage; ni vous
 » ni moi ne coucherions peut-être pas
 » après demain aux Tuileries. »

Mercredi 20 au Samedi 25.

Première tournée de l'Empereur à cheval. —
 Dureté des instructions ministérielles à son
 égard. — Nos peines, nos plaintes. — Paroles
 de l'Empereur. — Réponses brutales.

L'Empereur est monté à cheval après
 déjeuner. Nous avons pris le chemin de
 la ferme; nous avons rencontré le fer-
 mier dans le jardin de la compagnie;
 nous nous en sommes fait suivre. Nous
 avons parcouru tout le terrain avec lui;
 l'Empereur lui faisant une foule de ques-
 tions sur tous les détails de sa ferme,
 ainsi qu'il le faisait, me disait-il, dans
 ses chasses aux environs de Versailles,
 où il discutait avec les fermiers les idées
 du Conseil d'Etat, pour venir repro-
 duire ensuite à ce même Conseil d'Etat
 les objections des fermiers. Nous avons
 prolongé le terrain de Longwood le long
 de la vallée, jusqu'à ce que les chevaux
 n'ayant plus de passage, nous nous
 sommes vus contraints de rétrograder.
 Nous avons alors traversé le vallon,

gagné le plateau du camp, couru jusqu'à
 la montagne des Signaux, et prolongeant sa crête, nous sommes venus, en
 dehors du camp, par la maison des Si-
 gnaux, jusqu'au chemin qui conduit de
 Longwood chez M^{me} Bertrand. L'Em-
 pereur voulait d'abord aller jusque chez
 elle; mais à mi-chemin il s'est ravisé,
 et nous sommes rentrés dans Longwood.

Les instructions des ministres anglais,
 à l'égard de l'Empereur à Sainte-Hélène,
 avaient été dictées avec cette dureté et
 ce scandale qui ont présidé en Europe
 à leur violation solennelle du droit des
 gens. Un officier anglais devait être constamment à la table de l'Empereur; mesure barbare qui nous eût privés de la douceur de nous trouver en famille: on ne s'en abstint que parce que l'Empereur n'eût jamais mangé que dans sa chambre. Peut-être se repentait-il, et j'ai de bonnes raisons de le croire, de n'en avoir pas agi ainsi à bord du Northumberland.

Un officier anglais devait sans cesse accompagner l'Empereur à cheval; gêne cruelle qui tendait à ne pas lui permettre un moment de distraction dans sa malheureuse situation. On y renonça, du